

Ce que le libre apporte à la plus ancienne religion du livre

Croire ou être de telle ou telle religion c'est d'abord s'inscrire dans son histoire et sa tradition. C'est aussi évidemment la vivre et l'éprouver au sein de sa communauté dans le temps présent de son propre chemin personnel et spirituel. On puise dans le passé, dont subsistent ici avant tout des traces écrites, pour s'y forger individuellement et collectivement hic et nunc sa propre connaissance et expérience des choses.

Ce double mouvement peut être favorisé ou au contraire freiné par le contexte social et culturel d'une époque.

C'est ici que le Libre peut éventuellement trouver sa place, comme en témoigne cet entretien avec Aharon Varady, à l'initiative d'un projet original et probant autour du judaïsme^[1].



Le potentiel et les promesses du judaïsme open source

The Potential and Promise of Open-Source Judaism

Alan Jacob – 12 juin 2012 – The Atlantic

(Traduction Framalang : Goofy, Lamessen, Isammoc, pbegou, Hikou, Aa)

L'effort pionnier d'une communauté pour rendre ses matériaux de culte plus largement disponibles et adaptables.

Les nouvelles technologies sont naturellement et généralement controversées, mais sans doute nulle part autant qu'au sein des communautés religieuses. Pour de nombreux chefs religieux (et leurs disciples), les nouvelles technologies de l'information sont des produits corrosifs pour la vie en communauté : les méthodes traditionnelles sont sûrement meilleures. Pour d'autres, les nouvelles technologies offrent la possibilité d'étendre l'influence des institutions religieuses, d'attirer davantage de gens dans leur communauté.

On pourrait penser qu'une religion hautement traditionnelle comme le judaïsme – où les pratiques principales sont si anciennes et patinées par la coutume – resterait suspicieuse face à la technologie. Mais Aharon Varady ne le voit pas de cet oeil : pour lui, les technologies numériques peuvent venir soutenir les pratiques traditionnelles. Varady est un homme aux dons multiples qui, entre autres, dirige le projet **Open Siddur**. Un siddour est un livre de prière juif qui contient les prières quotidiennes, et le projet Open Siddur travaille à créer la première base de donnée complète de liturgie juive et d'oeuvres en lien avec la liturgie – et à fournir une plateforme en ligne pour que chacun puisse ajouter son propre siddour. De cette façon Varady espère « libérer le contenu créatif des pratiques spirituelles juives afin d'en faire une ressource commune destinée à être adoptée, adaptée, et redistribuée par les particuliers et les groupes ». Pour lui, l'ouverture est la clef du succès du projet.

Je vois le projet Open Siddur comme une manière profondément réfléchie et innovante d'essayer de faire en sorte que les nouvelles technologies et la vie religieuse moderne se renforcent mutuellement, plutôt que d'être hostiles ou à contre-courant. J'ai donc proposé à Aharon de répondre à quelques questions sur les idées soutenant son travail, et il a accepté volontiers. Voici notre conversation.

Vous décrivez Open Siddur comme un projet sur la « religion open source » Que voulez-vous dire par là ?

Varady : Il y a quelques années, après avoir fondé le projet Open Siddur, j'ai pensé que je devrais écrire une déclaration sur mon site internet à propos de ce que je faisais. Pendant les six années précédentes j'avais travaillé en tant qu'urbaniste, donc quelques annonces devaient être écrites pour définir un contexte professionnel et permettre à d'anciens amis de me retrouver sur Google. Je voulais placer mon travail dans un contexte laïc plus large, parce que c'était indéniablement un projet juif et religieux. En même

temps c'était un projet à rapprocher des « digital humanities », un projet de transcription collaborative, une concrétisation au XXIème siècle des idées posées au XIXème par William Morris, un projet de culture libre et de logiciel open source. J'ai donc écrit que je « faisais des recherches sur la religion open source en général, et en particulier, comment le mouvement de la culture libre peut aider à établir des passerelles entre la créativité et recherche de sens individuelles et la tradition et la pertinence culturelle ».

J'étais au courant de la façon dont Douglas Rushkoff et d'autres parlaient de la religion open source et je pensais que cela ne menait nulle part. (Un bon article existe sur Wikipedia qui résume leurs efforts). Je n'étais pas intéressé par la théorisation et la théologisation de nouvelles religions inspirées par l'esprit du mouvement open source. J'étais plutôt intéressé par la façon dont la culture libre et les stratégies des licences libres pourraient améliorer l'accessibilité et la participation au contenu créatif que j'ai hérité de mes ancêtres dans cette ère de transition d'un format analogique imprimé à un format digital indexé. Il me semblait à la fois évident et nécessaire de poursuivre la numérisation des oeuvres existantes dans le domaine public, et d'élargir le réseau d'étudiants, de chercheurs, de praticiens, et des communautés qui déjà adoptaient, adaptaient et distribuaient leur inspiration créative et leur savoir... mais qui le faisaient seulement par le canal très restrictif d'oeuvres sous copyright.

La problématique essentielle est de savoir comment garder un projet collaboratif comme le judaïsme culturellement vivant, à une époque où le travail créatif des participants du projet – prières, traductions, chants etc. – sont immédiatement restreints dans leur réutilisation créative par un « tous droits réservés ». Le fait est que l'engagement profond dans les projets collaboratifs n'est pas seulement limité par des problèmes technologiques : ceux-ci peuvent et ont été

surmontés. Il est limité par une conception juridique qui fait l'hypothèse que les créateurs seraient intéressés avant tout par la propriété de leurs oeuvres.

En utilisant la culture libre et les licences libres, n'importe qui souhaitant participer au judaïsme (ou à n'importe quelle religion) comme à une culture vivante, collaborative et créative, peut le faire. Il existe des licences spécifiques exploitant le copyright pour assurer aux artistes, aux auteurs, aux traducteurs etc, que leur travail leur sera attribué et restera partagé jusqu'à son entrée dans le domaine public. Cela parce qu'aux États-Unis et dans de nombreux autres pays, la fin du copyright se situe à la mort du créateur, plus 70 ans. Pour les travaux destinés à être utilisés par une culture, adaptés à différents contextes, c'est trop long. Le résultat est que beaucoup d'œuvres éphémères, imprimées ou numériques, ne sont pas partagées, ont une distribution très limitée et entrent dans le domaine public dans une complète obscurité, inconnues et oubliées.

Y a-t-il des formes contrastées de, si l'on peut dire, la religion propriétaire, comme pour le code propriétaire ?

Varady : Je le pense, mais dans ma réflexion la question de savoir si une religion réfléchit sur ses propres contenus intellectuels et créatifs comme à une propriété me fait vraiment me demander si c'est une religion ou une sorte de culte d'entreprise. Si vous croyez vraiment que vous avez une sagesse éclairée et une pratique pour la suivre, ne voudriez-vous pas chercher les moyens les plus larges pour partager cette connaissance et par cela changer le monde ? Il y a des groupes dont le business model consiste à soumettre leurs adhérents à une sorte de redevance progressive pour être initiés à leurs connaissances qu'il est interdit de divulguer, Mais il y a d'autres groupes qui souhaitent avant tout ce que ces connaissances puissent être ensuite redistribuées ou partagées.

Pour moi, le problème est que sous le régime du copyright, c'est la situation où tous les gens qui participent à des projets collaboratifs se trouvent. Ils créent une œuvre et par défaut elle n'est pas disponible pour que d'autres la réutilisent à des fins créatives. Donc ce qui aurait pu être une collaboration devient une activité onéreuse de recherche et de négociation. À moins que nous n'ayons un professeur particulièrement éclairé, nous n'avons probablement jamais appris comment utiliser le copyright pour mieux partager nos idées. De bien des manières on nous enseigne que nos idées créatives sont des marchandises et c'est corrosif pour nos projets collaboratifs et leurs cultures. Je peux constater cette attitude même à l'intérieur des maisons d'éditions d'hétérodoxes établis. Là où j'aurais pu m'attendre à un empressement à fournir des moyens pour que le public adopte, adapte, remixe et diffuse ses idées, ils se voient eux-mêmes comme les intendants responsables de leur propriété intellectuelle. Les communautés religieuses sont-elles synonymes de places de marché passives peuplées de consommateurs dont l'expérience religieuse est déconnectée et aliénée de leur esprit créatif initial, ou peuvent-elles engager créativement leurs membres dans un mouvement visionnaire ? Cela engage vraiment la façon dont la religion est vue : est-ce un projet collaboratif ou une sorte de performance artistique passive à observer ?

Les cultures doivent respirer la créativité, comme nous respirons de l'oxygène, et pour que chaque culture reste en vie, ses membres doivent être autorisés à faire preuve de créativité, non pas comme des artistes solitaires, mais comme des penseurs engagés fabriquant la pensée avec les outils de création dont ils ont hérités et qui leur ont été partagés.

Les modèles open-source que vous avez développés sont ils spécifiquement importants pour la pratique du judaïsme ? Est-ce qu'une religion comme le judaïsme qui est si profondément connectée à sa propre histoire de textes bénéficie par des

voies particulières des ressources que vous avez développées ?

Varady : Nous ne développons pas de nouveaux modèles. Nous utilisons plutôt les moyens légaux existants pour partager un travail créatif selon les modalités de copyright introduites par la culture libre et le mouvement open source. La loi juive a été aux prises avec les problèmes liés à la propriété intellectuelle depuis que les technologies de reproduction textuelle contribuent à marchandiser ce qui était autrefois une tradition orale qui s'appuyait sur l'attribution et le soutien de la communauté aux chercheurs d'élite et aux érudits. Je dirais que notre projet met en avant un modèle de collaboration à l'époque numérique, où le coût de reproduction peut être réduit à zéro, et où le coût de distribution est limité seulement par notre désir et nos intentions de partager.

Chaque projet – qu'il soit initié par une petite organisation à but non-lucratif ou par une civilisation vieille de 3500 ans – bénéficierait de la numérisation de ses archives. Ces archives sont vastes et en grande partie dans le domaine public, mais seulement une fraction a été transcrite, et une partie encore plus réduite a vu ses données sémantiques formatées dans un standard ouvert compatible avec d'autres projets de « digital humanities ». C'est sur cela que nous travaillons pour la littérature informée et inspirée par la pratique spirituelle juive. Cela ne diminue pas l'importance de l'art d'interprétation, de la forme des polices de caractères, ni des pièces principales de l'art littéraire – J'adorerais que notre projet puisse aider à réhabiliter toutes ces oeuvres.

Y a-t-il d'autres éléments de la foi et de la pratique juive qui font de votre projet un bon point pour elle ?

Varady : Tefillah – et les formes diverses de la pratique spirituelle juive – sont de parfaits éléments de mon point de vue. D'une part, la pratique elle-même se situe à

l'intersection entre la tradition reçue, la diversité des coutumes locales ayant évolué à travers l'histoire juive, et l'intimité de l'expérience et des pensées découvertes de manière personnelle. Ce sont des textes et de l'art : les liturgies, les commentaires, et les traductions sont les contenus créatifs dont nous avons hérités. La pratique régulière du tefillah, ainsi que de toute autre pratique intégrale, suppose que dans la structure prévue, les pratiquants développent une relation profonde et durable avec une partie d'eux-même qui suggère l'acquisition d'une connaissance plus large.

Permettre aux pratiquants de fabriquer leurs propres outils personnalisés pour développer cette relation, respecte à la fois la tradition dont ils ont hérités et la rigueur que leur propre chemin demande. En donnant les ingrédients aux gens pour fabriquer leur propre livre de prière, pour maintenir et peut-être partager via une base de données en ligne de prières, j'espère qu'ils seront capables de s'engager dans leur pratique d'une façon qui respecte honnêtement l'intégrité de la voix profondément enfouie en eux, tout en respectant l'authenticité des nombreuses autres voix qui leur parlent à travers la vaste histoire et la culture profondément créative dans laquelle ils sont immergés. Il est parfois difficile de percevoir cette dimension de l'histoire et de la créativité en regardant une page d'un livre de prières en noir et blanc. La voir, cependant, est une libération, et aide à amener les gens à un stade de compréhension qui je l'espère révélera mieux la tradition orale à travers la tradition écrite.

Est-ce que la foi juive et sa pratique posent des challenges particuliers pour ce type d'outils collaboratifs en ligne que vous développez ? Je pense à tous les défis depuis les problèmes techniques – des navigateurs internet qui ne peuvent pas lire les textes hébreux, par exemple – jusqu'aux problèmes qui découlent des pratiques particulières des communautés juives et de leurs besoins.

Varady : Quand j'ai commencé à rêver de ce projet en 2000, j'étais un programmeur open source en Perl à Philadelphie qui voulait son siddour personnalisé et j'ai pensé que ça serait plus facile de faire ce travail si je trouvais d'autres personnes pour collaborer avec moi. Et j'ai trouvé des gens, rapidement. Ce que nous avons découvert, c'est qu'indépendamment de notre passion pour le projet, il n'existait pas encore d'encodage standard pour les voyelles en hébreu, pour la cantillation, ni les marques de ponctuation. Nous avons dû attendre jusqu'en 2006, lorsque le projet Unicode a encodé et fixé tous ces signes diacritiques. Il y avait eu quelques années auparavant une fonte numérique développée et partagée sous licence libre qui soutenait le nouvel encodage unicode et qui avait correctement positionné toutes ces marques diacritiques (Ezra SIL SR). Il s'est encore passé quelques années avant qu'un éditeur de texte hors-ligne open source puisse traiter l'écriture de droite à gauche avec un positionnement correct des diacritiques (Libre Office). Avec certaines avancées dans les navigateurs internet il devint possible d'utiliser n'importe quelle police dans un navigateur. Les libres Mozilla Firefox et Chromium (Google Chrome) ont été les premiers navigateurs à intégrer les polices en hébreu avec un positionnement correct des diacritiques. Je maintiens un site internet où nous repérons quels navigateurs restent en échec sur ce sujet.

Et ce n'est que l'hébreu. Notre projet a l'intention de soutenir la localisation dans tous les langages où des oeuvres liturgiques et para-liturgiques juives ont été créées. Cela inclut d'autres langues qui s'écrivent de droite à gauche, comme l'arabe, le persan et l'amharique. Ce que nous aimerions particulièrement avoir est un outil d'OCR open source qui peut scanner et transcrire le texte hébreu et ses diacritiques avec une très grande précision. Sinon, nous aimerions avoir un outil qui peut appliquer des diacritiques hébraïques fondées sur un ensemble de règles et un glossaire d'exceptions.

À ce jour, nos défis ont été complètement technologiques (*k'ayn ayin hara*), et dans une moindre mesure nous avons rencontré tous les problèmes typiques d'une start-up open source : attirer et cultiver une communauté de bénévoles passionnés avec des niveaux d'expérience et d'expertise différents. Je suis vraiment intéressé par le soutien que ce projet a reçu de la part de la communauté juive. Bien sûr, je voudrais voir un soutien plus clairement affirmé à la culture libre et aux stratégies open source de la part de consultants dans le monde de l'éducation juive, ainsi que davantage de demandes de la part de philanthropes pour que les dollars qu'ils dépensent pour financer des projets culturels ou communautaires soient conditionnés à ce que les sources des projets soient partagées avec des licences libres. C'est logique pour moi, mais les financiers ne comprennent pas pour l'instant que des sommes importantes sont gaspillées par des projets culturels qui ont dépensé de l'argent pour du travail que d'autres bailleurs de fonds ont déjà payé mais qui n'ont pas été explicitement partagés ou diffusés avec des licences libres.

Notre projet est sans doute l'avocat le plus visible pour la culture libre et les licences libres et je suis heureux de voir d'autres projets techniques éducatifs juifs qui ont déjà compris et utilisent l'open source (voyez l'application PocketTorah, et le projet Sefaria en développement). Ce n'est pas un raz de marée, mais c'est un démarrage important. Les projets les plus faciles pour collaborer sont d'autres projets libres comme la Wikisource en hébreu. Il n'y a pas de compétition lorsque nous sommes tous en train de collaborer.

À la demande d'Aharon, cette interview est publiée sous licence Creative Commons BY 3.0.

Notes

[1] Crédit photo : Josh Evnin (Creative Commons By-Sa)